

ABONNEMENTS
LYON
Un an. 7 fr.
Six mois. 4 fr.
DÉPARTEMENTS
Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »
ÉTRANGER
SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Bonne foi.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 10.)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(1. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(SEPTIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

§ 5.

M. FIGUIER (suite.)

La *Revue des Deux-Mondes* parle exactement comme le *Journal des Débats*: « M. Figuiér a tenté, dit-elle, d'expliquer des faits qui sont inexplicables et qu'il eût été plus raisonnable de nier (1). »

Quant aux amis intimes de M. Figuiér, nous doutons qu'ils lui donnent plus de consolations, si nous en jugeons par la franchise avec laquelle M. Lucien Platt, après l'avoir remercié, dans plusieurs numéros de son *Musée pittoresque* (année 1860), « d'avoir donné une excellente histoire de quelques faits merveilleux, » après l'avoir grondé de n'avoir pas laissé sa plume courir avec plus de colère sur le papier, « finit en regrettant qu'il ne soit pas remonté à l'origine de cette funeste tendance au merveilleux. » Alors, dit-il, il eût écrit une véritable histoire du merveilleux, qui aurait eu peut-être une plus haute portée philosophique; ... mais n'importe, on trouvera ce livre d'une lecture attachante.

Un autre ami, bien sympathique, si nous en jugeons par ses colères contre le surhumanisme, s'exprimait dernièrement ainsi sur l'*Histoire du merveilleux*... « Maintenant un livre reste à faire sur les causes de ces faits... M. Figuiér a bien fait leur histoire, mais c'est un récit, un répertoire charmant comme un roman, ... pour un public un peu superficiel, tout en indiquant les vrais principes de la science. Il a donc fait une histoire, mais un traité reste à faire. Quand il craint de dire trop, il plaisante, il pirouette et passe à une autre matière; on s'amuse à le lire, ... mais l'énigme reste souvent intacte. Pour trouver la solution de ces faits merveilleux que M. Figuiér raconte si bien, il faudrait une étude plus sérieuse, un travail plus approfondi et des convictions plus arrêtées. »

Lorsque des critiques, marchant sous le même drapeau que

vous, traitent ainsi votre histoire non véritable, et vos explications quelquefois heureuses, mais pas toujours, jugez ce que pourraient dire vos adversaires. Quant à nous, il nous paraît évident que si dans l'avenir ces quatre volumes subsistent encore, ils s'appelleront : *Histoire incomplète du merveilleux ou le merveilleux inexplicable*. Ce qui n'empêchera pas l'auteur de nous dire dans toutes ses préfaces que « la science rend parfaitement compte aujourd'hui de tous ces prétendus prodiges; et tous ses lecteurs (de chemins de fer et à grande vitesse) d'en rester persuadés !

Un article de décembre 1865 publié dans le *Siècle* sous la signature de Louis Jourdan, après avoir reproduit les mêmes compliments à propos de l'intérêt qui s'attache à la publication de M. Figuiér, fait entendre les mêmes plaintes et les accentue peut-être davantage sur le défaut d'explications plausibles et raisonnables de tous les phénomènes étranges accumulés dans les quatre volumes et avoués par l'auteur qui affiche la prétention tant soit peu hasardée de les passer tous au crible lumineux de la science qui, hélas, ne prouve que son insuffisance et son ignorance absolue, faute d'adopter l'élément spiritualiste qui seul peut donner la raison de tous les faits.

Ainsi M. Figuiér, avec lequel nous avons fini, n'est pris au sérieux ni par ses adversaires, ni par ses amis.

§ 6.

M. LITTRÉ.

M. Littré est le vulgarisateur de l'école positiviste qui ne reconnaît pour Dieu que l'humanité et nie l'immortalité de l'âme.

Il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* un travail sur les manifestations des siècles passés, rapprochées de notre époque : c'est à ce travail que nous allons maintenant répondre, en nous servant toujours des écrits de nos adversaires, et ne disant rien de nous-même. Continuons la parole à M. de Mirville :

Après avoir consulté et, par conséquent, accepté les manifestations surhumaines des siècles antérieurs, telles que « les possessions de religieuses qui se voyaient arracher violemment de leurs mains les vases qu'elles tenaient, déchirer les chairs, retourner tous les membres, soulever en l'air tout le corps, malgré les efforts des nombreux assistants, etc. » il consent à nous montrer, sous le pontificat de Jules II, « cent soixante possédés, dans la bande desquels on remarquait des personnes mortes depuis longtemps, qui nommaient les gens qu'elles

(1) REVUE DE LA CRITIQUE FRANÇAISE du 15 juin 1861, p. 157.

n'avaient jamais vus... ou lisaient dans la pensée d'autrui, etc., etc. » Puis les phénomènes des Camisards : « Phénomènes sans exemple dans l'histoire, dit-il, où nous voyons un enfant de quinze mois prophétisant dans son berceau, distinctement et à voix haute..., » puis encore les merveilles si connues du diacre Pâris, merveilles telles que « le don de la parole inspirée, l'invulnérabilité complète des fanatiques au milieu des distensions, pressions, supplices auxquels succédaient ensuite les pirouettes incessantes et à vitesse prodigieuse, etc., etc. (1). » M. Littré accepte tout cela, puisqu'il espère l'expliquer, et pour un débutant c'est assez généreux.

Arrivant enfin aux phénomènes de 1853 : « Il y avait longtemps, dit-il, qu'aucun grand fait de ce genre ne s'était produit dans les temps modernes. Tout se réduisait à des cas isolés, sans importance, lorsque tout à coup reparait sous une autre forme un ébranlement analogue à celui des temps précédents... meubles qui craquent, tables qui causent, qui comptent, qui, par leurs moteurs invisibles, jouent des airs sur des instruments, sonnent les cloches, exécutent des marches militaires. Ailleurs, des mains sans corps, des formes humaines diaphanes dont on entend parfois la voix. Tout à côté, des porcelaines qui se brisent, des étoffes qui se déchirent, des fenêtres brisées à coups de pierres, phénomènes qu'il faut rapprocher de celui des vases que nous avons vus arrachés aux religieuses, et des suspensions de ces religieuses quelques instants dans les airs (2). »

Tous ces détails, M. Littré les retrouve donc partout... « Aujourd'hui, dit-il, il ne s'agit plus de jansénisme, mais bien de modifier par tout cela les conditions d'existence, la foi, la philosophie du siècle et le gouvernement du monde. »

Mais notre savant rencontre alors les incroyants. « Sans doute, en aucun temps, dit-il, il ne manque d'esprits incrédules ; mais nier et expliquer sont deux choses fort différentes, dont l'une ne remplace jamais l'autre. »

On voit donc qu'il s'agit d'apporter une doctrine. M. Littré se charge d'en fournir une qui n'a jamais surgi dans le moyen-âge, « et c'est grâce aux progrès de la pathologie » qu'il va pouvoir la présenter.

« Ne voyez-vous donc pas, dit-il, que chaque fois qu'il s'agit de possessions, il survient des tremblements, des convulsions. Est-ce que ces accidents ne sont pas de la compétence des médecins ? »

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

L'EMPEREUR JULIEN (Suite. — Voir le dernier numéro.)

Des savants, sujets à douter, ont cru qu'on pourrait faire contre le fait merveilleux qu'on vient d'établir, une objection embarrassante, tirée du silence de saint Cyrille.

Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, témoin des insultes que les juifs firent aux chrétiens dans l'espérance du succès de leur entreprise, saint Cyrille, dis-je, était en guerre ouverte avec Julien ; la tentative se fit sous ses yeux ; cependant, ce Père n'en dit pas un mot dans ses ouvrages. Mais saint Grégoire l'ex-

pose dans un discours contre ce prince, la même année de l'événement ; et quant à Cyrille, nous n'avons aucun ouvrage de lui qui ne soit écrit avant le règne de Julien ; ou, pour parler plus exactement, il ne paraît pas qu'il ait rien écrit depuis la défaite de Maquene par Constantin, en 352.

Écoutez encore là-dessus le témoignage de Philostorge : « Julien (dit cet auteur) s'étant proposé de confondre les oracles du Sauveur qui avait prédit la ruine de Jérusalem, et qu'il ne serait laissé pierre sur pierre etc. ; non-seulement il ne parvint pas à remplir son but, mais de plus il accomplit, contre son gré, ces prophéties immuables. Car, ayant rassemblé de toutes parts les juifs, leur ayant ouvert ses trésors, et fourni tout ce qui leur était nécessaire pour le rétablissement du temple, des prodiges effrayants envoyés du ciel, et inexplicables (à l'époque), étouffèrent ce dessein, troublèrent les juifs et les couvrirent de confusion. Les flammes consumèrent leurs ouvriers, des tremblements de terre comblèrent leurs travaux, et il n'en résulta que des malheurs. »

Nous ferons à ce sujet une réflexion qui nous semble d'une grande force ; c'est qu'avec le secours et la faveur que l'Empereur donnait à cette entreprise, le temple aurait été infailliblement rebâti, sans les prodiges dont nous parlons. Il faut nécessairement que cette subversion miraculeuse ait eu lieu, puisque le temple n'a pas été rebâti. Un juif, Rabbi Gédaljah, assure que le temple entrepris à grands frais s'écroula, et que le jour suivant un grand feu venant du ciel en consuma les débris avec une multitude innombrable de juifs.

Cet aveu des Rabbins est d'autant plus digne d'attention qu'il ne favorise point leurs intérêts. A coup sûr les écrivains juifs n'auront pas puisé un fait de cette nature dans les livres des chrétiens ; ce sera donc dans leur propre tradition ; et cela est d'autant plus digne de créance, que les juifs contemporains du fait ne le niaient pas ; mais ils disconvenaient que ce fût un miracle ou une intervention spirituelle en faveur du christianisme. Ils aimaient mieux l'attribuer au courroux du ciel contre Julien, prince idolâtre, qui ne méritait pas, disaient-ils, l'honneur de rebâtir le temple du vrai Dieu, ou à leurs propres péchés qui les rendaient indignes de cette consolation : sur quoi nous observerons que les hommes ne s'accusent guère d'une faute, que lorsqu'ils peuvent en tirer quelque avantage.

Les païens, de leur côté, faisaient honneur du miracle à leurs divinités qui haïssaient, disaient-ils, la superstition et l'impiété des juifs. Ils crurent que l'entreprise de Julien déplaisait aux dieux.

M. Warburton, après avoir traité ce sujet avec toute la sagacité de la critique la plus judicieuse, conclut :

1° que l'entreprise de Julien était réelle, et formée en des circonstances si importantes et si graves pour l'avenir, que l'honneur de la révélation et du plan divin demandaient nécessairement que l'auguste auteur de notre éducation intervint par un miracle de ses envoyés ;

2° Que cet Empereur aggrava l'impiété de son entreprise par tous les traits insultants les plus propres à attirer l'intervention d'en haut ;

3° Que l'événement qui renversa ce dessein est attesté par tout ce qui peut rendre le témoignage des hommes indubitable ;

4° Que les ennemis du christianisme les plus à portée de cette catastrophe, et Julien lui-même, l'avaient confirmée par leur aveu, quoiqu'en s'efforçant d'en couvrir la honte par des subterfuges.

De l'examen attentif des objections, il conclut :

1° Que le caractère de la prophétie qui prononçait que le temple ne se relèverait jamais de ses ruines, de même que l'ordre des décrets divins, rendaient ce miracle indispensable pour le triomphe du christianisme qui entraînait dans le plan de Dieu ;

2° Que l'évidence du témoignage rendu par Ammien Marcellin est si pleine et si parfaite dans toutes ses parties, qu'il ne se trouve pas une circonstance dans son caractère et dans son récit, dont un incrédule pût se prévaloir pour refuser d'y acquiescer, et qu'il n'y manque pas une circonstance, qu'un chrétien, ou même seulement un esprit raisonnable pût désirer pour sa

(1) Voir la REVUE DES DEUX-MONDES, numéro du 15 février 1860, pages 851, 853, 856, 857.

(2) Ibid. Ibid. p. 859.

conviction ;

3° Que les diverses relations qu'en ont donné les PP. de l'Eglise et les historiens ecclésiastiques, sont non-seulement d'accord entr'elles, mais se prêtent mutuellement un très-grand poids ; en sorte que les circonstances de ces relations, qui, au premier abord paraissent les moins croyables, deviennent, après un mûr examen, les plus dignes de croyance ;

4° Qu'il est sans vraisemblance, et même impossible, que ce fait ait été l'ouvrage d'aucun art humain, et qu'ainsi le surhumanisme et même le divinisme sont prouvés ;

5° Qu'il n'est pas moins absurde de supposer que ç'a été un simple phénomène de la nature.

M. Luttleton, deiste anglais, et homme distingué, fut converti par la force victorieuse du passage d'Ammien Marcellin que nous avons rapporté ; et le célèbre Molve, qui n'était rien moins que crédule, ne put s'empêcher d'avouer que « quoiqu'il « ajoute peu de foi aux miracles rapportés depuis la mort des « Apôtres, il n'ose cependant les rejeter tous, à cause de celui « qui arriva du temps de Julien et qui est si extraordinaire « (dit-il) dans toutes ces circonstances, et si pleinement attesté, « qu'il ne sait pas de quel front on pourrait le rejeter. »

M. Mosheim, l'un des plus sages et des plus judicieux auteurs ecclésiastiques de notre âge, s'exprime en ces termes : « Je ne « sais comment il a pu venir dans l'esprit de quelques savants « de ce siècle d'oser révoquer en doute la vérité de cette his- « toire mémorable ; car, si les auteurs chrétiens qui l'attestent « ne leur paraissent pas dignes de confiance, par quel endroit « leur serait suspect Ammien Marcellin, historien si équi- « table, et libre de tout préjugé favorable à la religion chré- « tienne ? Comment pourront-ils récuser d'autres auteurs aussi « peu suspects ? Pour moi, je ne sais plus sur quels faits, ni « sur quelle histoire ancienne on pourrait compter, s'il était « permis de rejeter celle dont nous parlons, quoiqu'appuyée « par tant de témoignages, et cela uniquement parce que les « faits dont il est question leur paraissent moins croyables et « dérangeant leur matérialisme. »

Rassemblons, en peu de mots, les grands motifs qui purent déterminer la souveraine sagesse à confondre avec éclat l'entreprise de relever le temple des juifs, à en susciter la pensée à des Esprits ordinaires, soutenus même au besoin par toute l'armée spirituelle d'en haut.

I. — Le décret divin d'abolir le culte juif, et de faire succéder à la religion juive particulière à ce peuple, une religion plus universelle.

II. — La nécessité d'ôter aux juifs tout moyen d'établir l'ancien culte, ou de le continuer dans un temple qui était le seul où ce culte pût être célébré par la nation.

III. — L'arrêt prononcé contre la nation juive rejetée de Dieu pour avoir rejeté et crucifié le Messie.

IV. — L'attentat de Julien, qui, de concert avec les juifs, voulait rendre les décrets divins inutiles et méprisables ; et les destinées réservées à l'humanité intéressées à leur ponctuelle exécution.

Il fallait donc qu'il ne restât ni monument du culte Judaïque, ni moyen de le rétablir « ni centre de réunion pour la nation juive, ni sujet de scandale et de dérision pour les incrédules par le rétablissement d'un temple dont la destruction totale avait été prédite et annoncée comme une peine à cette même nation.

Mais aux raisons que je viens d'indiquer, on peut encore en ajouter d'autres : 1° la destruction du temple avait été annoncée d'une manière à faire bien entendre qu'il ne devrait jamais être rétabli, à quoi bon, en effet, cette destruction avec toutes les circonstances qui l'accompagnaient, s'il eût dû être relevé de ses ruines ? 2° Puisque le culte Lévitique, qui ne pouvait se célébrer que dans ce temple, devait prendre fin, pour faire place à un culte plus spirituel qui devait être établi dans tout le monde et non simplement à Jérusalem, exclusivement à tout autre lieu ; qu'une alliance nouvelle succédait à l'ancienne pour durer sans interruption ; que les cérémonies de celle-ci, qui n'avaient été que des ombres et des types devaient être abrogées et anéanties,

le temple destiné à ces-mêmes cérémonies, non-seulement devenait inutile, mais il fallait qu'il ne fût point relevé de ses ruines, pour faire bien comprendre à la nation juive que son culte cérémoniel était réellement aboli et qu'elle devait entrer dans l'Alliance nouvelle ; et il ne faut pas douter aussi que cela n'ouvrit les yeux à ceux qui voulurent sérieusement y faire attention. En effet, Ernest Lamé, l'historien le plus impartial de Julien nous dit : « Beaucoup de juifs terrifiés avançaient que le génie des galiléens était bien puissant et qu'il avait vaincu en cette occasion celui d'Israël. Julien était sur le point de commencer son expédition contre les Perses, quand il apprit avec mille variantes les miracles que le Dieu des galiléens venait de faire en faveur de sa secte. Il s'emporta d'abord contre la pusillanimité et l'ignorance des juifs qui n'avaient su opposer aucun miracle à ceux des galiléens ; il leur fit honte de leur décadence, en leur rappelant que Moïse était jadis sorti vainqueur de sa lutte contre les théurges égyptiens ; puis il promit qu'à son retour de Perse il irait avec Maxime à Jérusalem exécuter des prodiges et des évocations qui feraient rentrer sous terre tous les génies protecteurs du galiléisme. » Voilà donc, de l'aveu d'un historien rationaliste, les juifs et Julien lui-même persuadés que le prodige des globes de feu était dû à l'intervention de quelques Esprits favorables au christianisme, et très-puissants pour l'avoir emporté sur les Esprits gardiens et protecteurs d'Israël.

A.-P.

(La suite au prochain numéro.)

PROGRÈS ET INFLUENCE DU SPIRITISME.

On entend quelquefois des gens dire que le spiritisme est une nouveauté, et ils en attribueraient volontiers l'invention à quelque mystificateur d'Amérique. Parler ainsi, c'est faire preuve d'une insigne ignorance. Non, le spiritisme n'est pas une nouveauté, il est au contraire, vieux comme le monde, il a existé dans tous les temps et dans tous les lieux, et depuis qu'il y a des hommes dans le monde il y a des spirites ; je ne dis pas que tous les hommes ont été spirites, ce serait évidemment exagéré, mais, l'histoire en main, j'affirme que dans tous les temps il y a eu des spirites, j'affirme que depuis la Pythonisse d'Endor qui évoquait l'ombre de Samuel, jusqu'aux apparitions qui se produisent encore aujourd'hui, la doctrine spirite s'est développée avec un progrès incessant et continu.

Depuis cette époque bien des bouleversements ont agité la terre, ont transformé les nations, détruit des royaumes et des empires ; les mœurs, les idées se sont modifiées, les peuples, les races même ont changé, seul le spiritisme est resté debout, seul il a survécu à toutes ces révolutions et à ces effroyables bouleversements. Il a continué sans interruption de se propager en Chine, dans l'Inde, en Asie, dans l'Afrique, dans l'Amérique et dans l'Europe ; en un mot, il s'est répandu sur toute la terre. La plupart des grands génies qui ont honoré l'humanité ont cru à ce que quelques beaux esprits et quelques têtes folles appellent aujourd'hui une *toquade*. Platon, Pythagore, Socrate, Jeanne d'Arc, Le Tasse, Shakespeare et mille autres grands hommes ont cru aux communications des Esprits, et ont conversé avec eux ; en outre, pendant tout le moyen-âge des milliers de martyrs ont versé leur sang et sont morts pour la croyance aux Esprits. Dans l'Inde les spirites étaient traqués comme des bêtes fauves ; en Europe, ils étaient brûlés comme sorciers ou hallucinés, et cette longue suite de bûchers, cette boucherie des croyants du spiritisme se prolonge jusqu'au XIX^e siècle.

Mais à partir de la grande Révolution de 1789, tout change dans l'ordre politique, la liberté de conscience est proclamée : de grands principes qui doivent servir de base aux sociétés modernes sont propagés dans le monde entier ; un abîme sépare l'ancien monde du nouveau. Cependant les esprits ne sont pas encore satisfaits : c'est que tout l'édifice religieux est encore de-

bout. C'est en vain qu'on s'efforce de tous côtés de l'étayer à grands renforts de bras ; vains efforts, inutiles précautions, le fondement est de sable, à la première tempête tout sera emporté et l'édifice vermoulu s'écroulera comme un château de cartes au souffle d'un enfant.

Tous les grands esprits de notre époque comprennent qu'il faut une révolution religieuse. Ecoutez Laménais, Michelet, Lamartine, Victor Hugo, Goethe, George Sand, Camille Flammarion, Jean Reynaud ; tous ils attendent la grande rénovation religieuse que le spiritisme doit opérer. Voyez, en effet, depuis quelque années comme la vérité se fait jour de plus en plus. L'irruption a lieu de tous les côtés à la fois, parce que les esprits sont mûrs pour recevoir la vérité, parce que le moment est venu où la bonne nouvelle va être apportée à tous. C'est surtout dans la chaumière du pauvre et dans l'atelier de l'ouvrier que le spiritisme se propage. A la vue de ce développement, certaines personnes se regardent étonnées, elles sont effrayées de cet immense et rapide accroissement. Cette invasion nouvelle d'une doctrine qu'ils croyaient étouffée sous les bûchers du moyen-âge, les glace de stupeur, et ce qui les étonne encore davantage, c'est de voir leurs fidèles les abandonner, délaisser leur enseignement suranné pour se précipiter vers la vérité. Courage donc, spirites de tous les pays, continuez la propagande que vous avez commencée et vous trouverez bientôt votre récompense ; c'est à vous qu'il appartient d'assurer l'établissement définitif de cette doctrine qui doit unir toute la grande famille humaine dans une unité et une fraternité indissolubles, et donner à tous la paix et le bonheur.

V. NARJEOT.

VARIÉTÉS

Madame D. B. et la jeune M.

« Un phénomène que je n'ai vu consigné dans aucun ouvrage de magnétisme, est celui qui m'arriva l'année passée.

« A cette époque, je magnétisais mademoiselle M. qui, après une vingtaine de séances, acquit une puissance remarquable. Comme le traitement de cette jeune personne touchait à sa fin, j'entrepris une autre malade, madame D. B., que j'eus le bonheur de mettre en somnambulisme. Cette dame n'ayant jamais vu de sujet magnétisé, me pria de lui en faire voir un. Pour satisfaire à sa demande, je l'invitai à venir le soir assister à la magnétisation de mademoiselle M. Elle y vint ; mais, à peine le somnambulisme fut-il produit, que des étouffements prirent madame B. ; la face devint très colorée, les membres se tordirent, et tous les symptômes d'une crise violente se firent remarquer. Je m'approchai de cette dame, et j'essayai de faire renaître le calme ; mais mon action n'eut pas l'effet que j'en attendais, car la crise augmentait toujours. Soupçonnant que mademoiselle M. pourrait bien être cause de cet état, je la réveillai subitement, et peu d'instants après, madame M. fut calmée ; mais dans la crainte de voir recommencer ses douleurs, elle se retira.

« Le lendemain et jours suivants, je continuai à magnétiser madame B., qui acquit bientôt une puissance plus grande que mademoiselle M.

« Un jour, madame B., en somnambulisme, me pria de lui amener la jeune M. Je crus devoir lui rappeler la scène qui avait eu lieu lors de leur première entrevue, espérant par là éluder sa demande ; mais elle me répondit : — Vous pouvez l'amener maintenant, je suis plus forte qu'elle, et nous pourrions rester dans la même chambre sans que j'aie rien à risquer de ses petites méchancetés.

« Le lendemain, je me rendis à son désir, et je les endormis alternativement ensemble ; la concorde la plus parfaite régna entre elles.

« Je remarquai qu'étant toutes deux endormies, elles se parlè-

rent longuement à voix basse ; je les réveillai, et nous nous séparâmes.

« Il est bien d'observer, avant d'aller plus loin, que madame B. était magnétisée tous les matins à onze heures, et mademoiselle M. tous les soirs à neuf.

« Le lendemain matin, lorsque j'endormis madame B., elle me parla de la jeune M. Dans la conversation, je lui dis que le soir je me proposais de faire quelques questions à mon autre somnambule.

« — Voulez-vous, me dit cette dame, qu'elle vous réponde ou non ? — Vous pensez donc, lui dis-je, que vous pourriez avoir de l'influence sur elle ? — Oui, certainement, me dit madame B., et pour vous en donner une preuve, M. ne répondra à aucune de vos questions.

« Le soir, dès que mademoiselle M. fut endormie, la chose fut facile à vérifier, et ce que m'avait dit madame B. eut bien lieu. J'en conclus que c'était le résultat d'une convention faite entre elles lors de leur dernière entrevue.

« Nous étions dans les premiers jours de janvier, et, comme je connaissais le goût bien prononcé de la jeune M. pour les bonbons, je lui en offris dans son état de somnambulisme. Elle les accepta, et me demanda si je serais aussi galant à l'égard de madame B. Sur ma réponse affirmative, elle sourit en me disant : — Si je le voulais bien, vos bonbons seraient refusés. Croyant la chose impossible, je lui dis que son pouvoir n'allait pas jusque là.

« Sa réponse fut : — Vous verrez.

« Le lendemain je ne voulais pas apporter chez madame B. des bonbons que j'avais chez moi, et je fus en acheter d'autres. L'ayant endormie, je les lui offris ; mais ils furent refusés : je voulus insister, cette dame me dit : — C'est inutile, M. ne le veut pas.

« Le dernier fait qui eut lieu au sujet de cette correspondance est celui-ci :

« Madame B. me dit : — Vous croyez peut-être que ce que je vous dis sont des choses que je vois dans mon cerveau. Eh bien, non ; et, pour vous le prouver, savez-vous où travaille aujourd'hui la jeune M. ? — Non, lui répondis-je. — Je vais vous le dire, continua-t-elle, et vous le vérifierez ce soir ; elle est rue Saint-James. Le soir, je le demandai à mademoiselle M. et cela était exact.

« Cette correspondance bizarre durait depuis une quinzaine de jours entre mes deux somnambules sans que j'eusse pu découvrir les moyens qu'elles employaient, lorsque je me décidai à demander à madame B. le mot de cette énigme. Voici l'explication qu'elle me donna :

« Dans la dernière entrevue que j'ai eue avec la jeune M. il est demeuré convenu que lorsque nous voudrions nous dire quelque chose, nous en *chargerions* votre cerveau, afin que l'autre pût le voir dès que vous l'endormiriez. C'est ainsi que, hier au soir, lorsque vous lui avez dit que vous ne pourriez pas venir me magnétiser après-demain, elle en a frappé votre cerveau *pour moi* : c'est ce que j'ai vu dès que j'ai été mise en somnambulisme, et c'est de ce moyen que nous nous sommes servis pour vous prouver que les magnétiseurs ne savent pas tout.

« Bordeaux, le 17 novembre 1837. »

(Communiqué par M. Meillier.)

(Extrait du *Magnétisme animal*, par J.-A. Ricard.)

Pour tous les articles non signés.

Le directeur gérant, E. EDOUX.